

### *Les hommes, y en n'a plus !*

*Les hommes, y en n'a plus !* est l'une des formules que lance Jacques-Alain Miller dans son dernier Cours en date, *L'Un tout seul*, et par laquelle il constate l'oblitération de l'homme comme des catégories qu'il véhicule – le père, le phallus, etc. – en notre bas monde. Corrélativement, il constate que les femmes sont partout, allant même jusqu'à dire que le mâle est féminin lui aussi puisqu'il est habité d'une jouissance infinie dont il ne peut rien dire. Cette promotion du féminin se vérifie dès que l'on fait un pas hors de chez soi, surtout quand c'est au bras d'une femme. La mienne m'a emmené au cinéma voir un long métrage danois au titre inquiétant, *La chasse*, dernier film de Thomas Vinterberg qui avait marqué les esprits naguère avec une sombre histoire d'inceste, *Festen*. Ce film de facture très classique nous montre une véritable chasse – au sens de « Chasseurs de vieux », titre de la nouvelle célèbre de Dino Buzzati – à l'homme, voire au père. Celui-ci, Lucas – incarné par Mads Mikkelsen qui en a obtenu le prix d'interprétation masculine au dernier festival de Cannes – est éducateur dans une école maternelle (!), et se retrouve accusé par la petite fille de son meilleur ami, à laquelle il n'a pourtant rien fait, d'avoir voulu la séduire. En fait, elle l'aime, et ses propos sont entendus dans un sens évidemment pédophile par la directrice de l'école qui provoque ainsi le drame que l'on imagine. Ce Lucas n'est pas désiré que par les gamines et les grands-mères, mais aussi par des créatures qui ont l'âge de l'emmenner dans leur lit, ce dont elles ne se privent pas. Détail aussi amusant que révélateur – déjà relevé par Kojève commentant une histoire de Françoise Sagan qui se passe sur une plage en été –, la scène érotique ne nous dévoile pas comme d'habitude tout ou partie de l'intéressante anatomie de l'actrice, mais au contraire celle de notre héros viking. L'homme n'est pas un maître – disons, pour rester *macho* et optimiste, qu'il ne l'est plus –, mais un objet de jouissance pour dames. Mads Mikkelsen, excellent acteur par ailleurs – corps et présence à la fois, un Gabin mince, un Belmondo sans gouaille, un Delon viril – commence donc une belle carrière.

Ce thème est aussi fort bien mis en scène par votre Sollers national dans ses récents *Portraits de femmes* dans lesquels il poursuit l'élucidation de lui-même commencée dans *Un Vrai roman. Mémoires*. S'il est le chéri de ces dames depuis toujours, le gracieux Chérubin des *Noces de Figaro*, Sollers nous surprend en montrant que la position n'est pas réservée beaux adolescents lascifs, mais qu'elle est ouverte aussi aux barbons qui en ont, comme lui, la vocation. *Ouf!*

Parmi beaucoup d'autres choses faisant revivre ce qui fut le bon siècle – le dix-huitième, celui de l'amour-goût voluptueux, sans drames ni orages sentimentaux – Sollers témoigne aussi de sa surprise persistante devant le fait que personne, même parmi ses proches amis et amies, ne retienne très longtemps les détails des portraits, pourtant précis dit-il, des femmes de ses romans. Les mauvaises langues diront que c'est parce qu'il parle beaucoup (trop) de lui, mais sans s'apercevoir que ce *lui* est chose incertaine.

Qui est-il ? Quelle est sa place, sa fonction ? S'il est incontestablement l'objet des femmes, reste à savoir lequel. Je proposerais modestement ceci : il a beau avoir de l'oreille et aimer Bach, Mozart, Marta Agerich, la divine Cécilia Bartoli, il est aussi, surtout fleur, et bijou à leur cou et corsage, soit *regard*. Sollers nous disant avoir choisi son nom de plume – comme moi du reste – sous les espèces d'un mot latin signifiant adroit, habile, ingénieux, il nous laisse ainsi le loisir de méditer sur celui qu'il reçut et qu'il ne cache pas, *Joyaux*. Eh bien, Sollers n'a jamais été plus joyeux et joyau, ruban au cou de l'Olympia qu'il nous a chantée dans sa récente *Éclaircie* – la pierre est tellement brillante qu'elle laisse gorge, jambes, croupe, voire l'âme même, dans l'ombre.

